

## **Notre Président d'honneur reçoit les insignes de chevalier dans l'ordre des arts et lettres 7 juin 2008 à Valençay**

***Madame Martine de Boisdeffre, directrice des Archives de France a remis à Monsieur André Beau, président d'honneur de notre association, la médaille de chevalier des arts et lettres en présence de M. Marc du Pouget, directeur des archives de l'Indre, de M. Claude Doucet, maire et conseiller général de Valençay, de M. Serge Gatinel, directeur du château, de la présidente des "amis de Talleyrand" et d'une partie du CA et de nombreux amis et parents, enfants et petits-enfants.***

Monsieur André Beau a prononcé un discours que vous pouvez lire ci-dessous:

Madame la Directrice des Archives de France,

Madame le Trésorier-Payeur Général honoraire,

Mon cher Claude, Maire et Conseiller général de Valençay, de ce fait, successeur médiat du prince de Talleyrand, Président de la Communauté de Communes de Valençay, Président du Comité départemental du Tourisme, Président du Syndicat mixte du château de Valençay,

Mon cher Marc, Directeur des Archives départementales et du Patrimoine historique de l'Indre,

Mon cher Serge, Directeur du Château de Valençay,

Chère Françoise, présidente de l'association des « Amis de Talleyrand »,

Chers Amis d'ici et d'ailleurs,

Chers Enfants et Petits-enfants,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est sans doute avec fierté, mais aussi beaucoup d'émotion que je ressens votre présence à mes côtés aujourd'hui, alors que la République m'honore et me distingue en me faisant chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres au lieu même de ma naissance, des mains de Madame Martine de Boisdeffre, directrice des Archives de France.

Il y a tout juste 200 ans, les infants d'Espagne, les jeunes Ferdinand et Carlos, et Antonio leur oncle, exilés sur ordre de Napoléon, parachevaient ici leur installation sous l'œil à la fois bienveillant et forcé, du prince et de la princesse de Bénévent.

Prison dorée, certes, mais prison tout de même. C'était le début de bien des aléas, qui allaient durer près de six ans.

Pour mon humble part, il y aura seulement 84 ans dans une semaine, que je me manifestais à l'ombre des murs de cette grande demeure,

là où mes parents étaient entrés cinq ans plus tôt au service du châtelain d'alors, le duc de Valençay, Boson de Talleyrand-Périgord, rattaché au diplomate par son grand-père Louis.

Ce Louis, était le fils aîné de la duchesse Dorothée de Dino née princesse de Courlande, laquelle avait épousé le neveu du grand Charles Maurice. Une alliance bien intéressante pour les parties en cause.

En d'autres termes, le grand-père de Boson, était le petit-neveu du Prince.

C'était relativement simple à mémoriser mais je n'y parvenais qu'à force de réflexion.

Pourquoi ai-je été fasciné très jeune, par cette grande bâtisse que d'aucuns attribuent un peu trop vite à Philibert de l'Orme, par ces constructions en tous genres relativement bien disposées, par ce grand parc clôt de tous côtés et recelant des grottes qui me remplissaient d'épouvante ?... Je ne saurais le dire.

Ce dont je suis sûr, c'est que sans une goutte de sang espagnol, et sans ascendance périgourdine, mais bien plutôt par un étrange phénomène d'osmose, les pierres de ce château et, plus encore, les ombres enfuies de ses occupants de toutes conditions, n'ont cessé d'envahir mes pensées d'adolescent.

Vers ma dixième année, je commençais à m'interroger sur les canons de l'architecture, sur le talent des artistes peintres ou sculpteurs, sur les règles de l'héraldique, sur la valeur des titres de noblesse et plus encore, sur leur mode de transmission. Il y avait là bien de quoi intriguer l'ignorant que j'étais pour, finalement, en savoir un peu plus chaque jour.

L'activité qui régnait alors au château était source de curiosité pour la demi-douzaine de camarades, soi-disant privilégiés, qui passaient là leurs « jeudis » à grimper dans les greniers ou à courir dans les allées interminables du parc alors sablées de frais, deux fois l'an. L'aventure était d'autant plus facile à entreprendre que le propriétaire des lieux se trouvait généralement absent. Il n'en alla différemment qu'à partir de 1940.

En contrepartie de cette vie paisible nous n'avions que très peu de contacts avec les écoliers, résidant, dans le bourg ou les villages : il n'était guère admis de les recevoir, mais cependant plus facile de les rencontrer chez eux.

Insensiblement, mon goût pour l'Histoire s'affirmait, au moment même où je fus confronté au besoin de gagner ma vie. Avec regrets, mais nécessité faisant loi, je me voyais contraint d'abandonner mes rêves très Talleyrand-Périgord pour ceux, apparemment plus lucratifs du Trésor Public.

Ce qui me chagrînait le plus, c'était d'avoir à m'éloigner de Valençay à l'heure où venaient s'abriter dans les dépendances du château, les trésors d'architecture gréco-romaine du musée du Louvre, bien emballés certes, et entourés d'une nuée de conservateurs, fort enrichissants dans leurs propos, ce qui me fit m'intéresser spontanément aux Beaux-Arts.

Comment pouvait-il en être autrement, lorsqu'on dort à moins de cinquante mètres, des ailes déployées de la Victoire de Samothrace, tandis que juste à côté, la Vénus de Milo ne parvient pas à vous tendre les bras !

Trêve de plaisanterie, j'étais embarqué pour longtemps dans l'administration.

Je me consolais par la possibilité de pouvoir dorénavant, visiter expositions, musées, bibliothèques et dépôts d'archives. De tous côtés je pouvais mesurer mon ignorance mais, rencontrant ici et là des spécialistes chevronnés, je ne pouvais qu'étendre mes connaissances.

Une année de stage à Paris me permit de goûter un peu à tout en matière de culture, telle qu'on l'entendait alors et d'entrer en relations confiantes avec des libraires réputés, des marchands d'autographes reconnus et quelques collectionneurs étonnants. Ainsi, je ne perdais jamais de vue, ni « mon » château de Valençay, ni les écrits des historiens sur le plus énigmatique de ses propriétaires que fût le prince de Talleyrand .

Il va sans dire que, dès ce moment, je décidais d'amasser toute la documentation à ma portée et qu'une fois l'heure de la retraite sonnée, je m'assignerais comme plaisir essentiel, la confrontation des témoignages des uns et des autres sur ce que fût réellement la vie de cette grande maison, au cours du dix-neuvième siècle.... Avec la tentation permanente de m'intéresser à l'avant comme à l'après de la vie du diplomate.

J'ai conscience de n'y avoir réussi que partiellement, quelque peu décontenancé par les oublis ou les méprises de nombre d'auteurs.

Tout ce qui se dit ou s'imprime n'est pas nécessairement exact.

Oserai-je faire reproche à la duchesse de Dino, première référence bien placée pour nous informer, lorsque, de bonne foi, elle double l'étendue réelle du domaine en confondant arpents et hectares. Situer l'entrée de Talleyrand à Valençay en 1805, donc sous l'Empire, alors que la transaction remontait à l'époque du Consulat n'est guère plus sérieux. Plus près de nous, Georges Lacour-Gayet, incontournable auteur, nous impose par deux fois l'arrivée du futur Ferdinand VII à Valençay, le 18 juin 1808, alors que sans conteste, l'événement se situe le 18 mai précédent.

Ce ne sont que des exemples mais il en est beaucoup d'autres...

Je me félicite qu'aujourd'hui, des érudits de la classe d' Emmanuel de Waresquiel aient remis beaucoup d'ordre dans ce que nous pouvons oser dire, et du Prince, et de son entourage.

Ma modeste voix n'a guère de portée parmi les grands historiens, ce qui est bien normal lorsque l'on sait la faiblesse de ma formation initiale. Qu'importe, me voici devenu aujourd'hui, une sorte de documentaliste à l'entière disposition de tous. C'est ce que Marc du Pouget prétend être un « talleyrandologue » : je lui laisse la responsabilité de ce qualificatif !

Et, lorsque huit bonnes volontés, dont j'étais, se rejoignirent en 1998, pour jeter les bases de l' « association des Amis de Talleyrand » – dont plusieurs sont là aujourd'hui, je me laissais porter à leur présidence un peu malgré moi. Dix ans, déjà !

Aujourd'hui, sous l'impulsion de sa nouvelle présidente l'association perdure. Malgré les difficultés rencontrées pour parvenir à conforter son fonctionnement, il faut souligner le fait que la pratique de l'internet a beaucoup amélioré les rapports au sein des membres les plus actifs et permet l'échange très rapide des informations, voire des contestations émanant des intervenants.

Mais, qui ne sait qu'en bien des occasions, l'attrait procuré par l'étude d'une personnalité aussi forte que celle de Talleyrand, ne cesse de se heurter à des lieux communs, automatiquement répétés depuis des lustres.

Ainsi, la fameuse scène impériale au bas de soie que tout le monde répète à l'envie.

Il nous appartient de tendre vers la vérité. C'est ainsi que pour ma part, je préférerais toujours la citation exacte d'un document palpable à celle d'une légende plus ou moins douteuse. A défaut d'une bonne photocopie, rien ne vaut le parfum qui se dégage d'un original.

Ce soir, dans le lieu où nous nous trouvons, j'assistais le 9 octobre 1938, à la vente des coupes de bois du domaine. C'était un véritable spectacle que de voir les acquéreurs en compétition s'affronter dans les enchères descendantes. Il ne devait plus y avoir ici d'autre vente du même type, car la guerre était-là, moins d'un an plus tard.

Le « petit théâtre » a retrouvé vie par la suite et reste un des principaux témoignages originaux d'une époque révolue dont j'éviterai de vous relater les moments les plus marquants, faute de temps et parfois de témoignages explicites. Je tiens cependant à dire que nos archives départementales sont aujourd'hui bien armées pour mettre à la

disposition des chercheurs, tout ce qui est à découvrir de la vie à Valençay, avant et après le passage du grand Talleyrand.

Sur ces temps révolus, pardonnez-moi de ne pas m'étendre : il faudrait des heures pour évoquer plus précisément Valençay et Rochecotte, Chalais et Autun, Cauterets et Pont-de-Sains, Bourbon-l'Archambault et Bourbonne-les-Bains, Paris et Sagan, Le Marais et Loebichau. Et aussi l'université de Dresde où peut se voir désormais l'étonnante collection réunie par notre ami munichois, le docteur Eberhard Ernst. Cette brillante collection un temps proposée gracieusement au Quai d'Orsay, et acceptée par le ministre des affaires étrangères de l'époque, fut finalement dédaignée pour des raisons semble-t-il, juridiques. Heureusement, je vois dans cette salle des docteurs Ernst en herbe qui sont bien partis pour compenser la déception ressentie par votre serviteur, en novembre 2001, lors de l'abandon malheureux d'un dossier qui venait de durer cinq ans.

Il n'empêche, pour me réconcilier, si besoin est avec notre chère duchesse de Dino, laquelle ne dédaigna point de monter sur ces planches, pour y jouer notamment une scène des « Femmes savantes » je reprendrais volontiers à mon compte, son propos de l'automne 1842 : « ...nulle part les souvenirs ne sont aussi nombreux et aussi puissants sur moi qu'à Valençay... ».

Après l'expression d'une pensée particulière pour mes parents, pour l'abbé Michel Bourderieux, pour le père Raoul alias Jean Mauzaize, pour René Guyonnet et quelques autres disparus, je dirais à ceux et à celles qui m'ont aidé et m'aidaient encore : « Merci et Bonne Chance ».

A ceux qui, aujourd'hui, sont en charge du destin de ces lieux historiques et de son animation, je dis « Merci de toujours m'accueillir et surtout Bon courage, il faut que Valençay demeure ».

Ce sera là ma conclusion. Je vous remercie pour votre patience, et vous invite, Madame, et vous tous, chers amis, à nous retrouver pour le vin d'honneur, non pas tout à côté, mais au château même, dans ce qui fût, jadis, la « chambre du Prince »....

A tout de suite....